Małgorzata Kamecka
Université de Białystok, Pologne
http://dx.doi.org/10.18778/8088-896-8.16

LA MUSIQUE RAP ET LES MINORITÉS ETHNIQUES DES BANLIEUES POPULAIRES FRANÇAISES

> Leur problème majeur est celui de la reconnaissance. On refuse une citoyenneté effective à ces jeunes, pauvres, presque toujours d'origine étrangère et pourtant pour la majorité d'entre eux de nationalité française[1].

Le rap, qui prend ses origines dans la culture noire afro-américaine, est un genre musical très présent dans la société contemporaine. Il s'est trouvé au cœur de polémiques sociales et médiatiques qui lui ont procuré une grande partie de sa popularité. Nombreux sont ceux aussi qui s'intéressent au rap comme produit social contestataire ou comme expression politique récupérée par le système[2]. Ce genre de musique, en tant que phénomène social, culturel et linguistique, devient depuis quelques décennies, le centre d'intérêt pour des sociologues et des spécialistes des *cultural studies.* Ceux-ci essayent d'analyser, à travers la culture hip-hop, les grands problèmes sociaux de notre époque :

> Les rappeurs sont des lettrés qui investissent l'écriture en y faisant prévaloir des tournures langagières et des structures de pensée propres à l'expression verbale [...]. Ils voyagent sans complexe entre l'oral et l'écrit [...]. Enfants de l'école et de la rue, ils installent l'écriture dans le champ de la parole et assignent la parole à l'acte d'écrire avec l'évident plaisir d'accomplir là une transgression[3].

---

[1] R. Castel, « Les jeunes de banlieue, ces «étrangers de l'intérieur assignés à résidence» », *Le Nouvel Observateur*, le 13 mars 2013, www.bibliobs.nouvelobs.com (page consultée le 12 février 2016).

[2] I. Marc Martínez, *Le rap français. Esthétique et poétique des textes (1990–1995)*, Berne, Peter Lang SA, Éditions scientifiques internationales, 2008, p. 35.

[3] *Ibidem*, p. 43.

La présente étude se propose d'observer, textes choisis à l'appui, comment les rappeurs définissent, à partir de thématiques articulées, la condition des minorités ethniques des banlieues des grandes villes en France[4]. Nos réflexions vont s'organiser autour de quatre points : l'implantation du rap en France, le concept de banlieue, les représentations de la vie de banlieue dans les textes des rappeurs et le rapport qu'entretiennent les rappeurs avec l'Histoire et la mémoire collective.

Le rap en France

Depuis son apparition en France dans les années 1980, ce genre de musique a suscité une vive polémique et n'a laissé personne indifférent. Les intellectuels, les hommes politiques et les pouvoirs publics ont réagi à ce nouveau produit culturel venu d'Amérique qui s'est ensuite développé en créant des caractéristiques qui lui sont propres[5].

> Les sociologues font remarquer également que l'implantation rapide et durable de la culture hip-hop dans l'Hexagone « correspond [...] au réveil et à la prise de conscience par la société française qu'une partie de sa jeunesse ressent et vit un malaise grave dans une société urbaine inégalitaire[6].

Le rap est arrivé en France après avoir acquis en quelques années un fort caractère d'engagement social grâce à quoi, il s'y est affirmé comme un espace de critique et de contestations sociales. C'est, avant tout, une jeunesse « défavorisée », « en galère » qui représente le terrain fertile sur lequel surgissent les bases du rap en France. Ses artistes et son public sont ainsi constitués par des jeunes des cités, de provenance multiethnique, ayant des problèmes semblables à ceux des jeunes du Bronx ou des banlieues de Los Angeles. Dans le cas de la France, il s'agit alors des réseaux urbains de jeunes majoritairement issus de l'immigration de ses anciennes colonies, par ailleurs sous-représentés dans tous les domaines valorisés de la société.

Ce qui unit les rappeurs français et américains, c'est la même force de l'expression de rage. C'est à ce titre que le rap deviendra la première expression mu-

---

[4] Vu le cadre du présent article, notre choix de textes est assez restreint, nous ne faisons ici qu'aborder quelques aspects que nous trouvons les plus importants du point de vue de l'analyse proposée, notamment celle des rapports entre l'expression artistique des minorités ethniques, le rap et la banlieue.

[5] I. Marc Martínez, *op. cit.*, p. 63.

[6] M. Boucher, *Rap, expression des lascars. Significations et enjeux du rap dans la sociétés française*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 65.

sicale des exclus des cités[7]. Les jeunes de banlieue ont inventé le rap à la française, reflétant la réalité d'un espace socio-urbain délaissé et conflictuel. À l'instar de nombreux artistes, cinéastes ou comiques, issus de minorités culturelles, les rappeurs abordent souvent des questions liées à l'identité (plurielle) sur des modes poétique et humoristique[8].

Les affirmations des rappeurs français indiquent clairement leur volonté et leur motivation de se faire une place dans la société[9]. Lorsque les jeunes cherchent à se définir publiquement en s'exposant à travers des actions collectives, le font-ils pour se positionner et pour lutter contre la stigmatisation et les discriminations sociales qui peuvent en découler ? Certainement oui, mais pas seulement. À notre sens, ils cherchent aussi à élaborer une façon originale de manifester leur présence et leur volonté d'investir l'espace public et de témoigner de leur volonté d'apporter un commentaire personnel par rapport au monde dans lequel ils évoluent. Les deux facteurs, territorial et social, y jouent un rôle dominant, dans la mesure où, les dispositifs urbains délimitent une frontière symbolique, stigmatisante politiquement et socialement, entre la banlieue et le reste de la ville[10].

La banlieue en France

Caractériser la banlieue n'est plus une tâche aussi facile qu'avant parce qu'on est témoin d'une évolution dynamique de cet espace. Auparavant, elle désignait la partie d'une agglomération urbaine extérieure aux limites administratives de la ville et de son centre. Avec le temps, les banlieues changent de formes architecturales et d'implantations, selon la distance qui existe entre ces dernières et le centre-ville. Aujourd'hui, on insiste sur les liens de dépendance avec le centre, notamment en matière d'emplois et d'activités. Bien plus, le terme de banlieue s'alourdit en France de considérations péjoratives : « Depuis longtemps, la qualité de banlieusard [...] comporte une connotation de distance sociale autant que spatiale »[11].

Progressivement, une nouvelle définition de la banlieue s'impose donc dans le langage courant : celle de territoires connaissant de graves difficultés écono-

---

[7] I. Marc Martínez, *op. cit.*, p. 64.

[8] C. Trimaille, « Rap français, humour et identité(s) », *Écarts d'identité*, n° 97, automne 2001, p. 52.

[9] A. Napieralski, *La langue du rap en France et en Pologne*, Łódź, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, p. 15.

[10] A. Belbahri, « Générations issues de l'immigration et espace public la citoyenneté paradoxale », *Écarts d'identité*, n° 89 : « Droit de Cité », Juin 1999, www.ecarts-identite.org (page consultée le 4 février 2016).

[11] Y. Calbérac, *Compte rendu de lecture, J.-C. Boyer, Les banlieues en France, territoires et sociétés*, Paris, Armand Colin, 2000, www.cafe-geo.net (page consultée le 15 février 2016).

miques et sociales, caractérisées par l'action des politiques publiques. Pour comprendre les banlieues, il faut donc de plus en plus faire appel à deux domaines : la géographie et la sociologie. Les habitants des banlieues se caractérisent par une forte diversité ethnique : malgré l'accroissement naturel des banlieues, celles-ci restent marquées par les flux migratoires et la domination de la population issue de l'immigration. Par conséquent, de nombreux problèmes apparaissent et les questions sur le modèle français de l'intégration émergent et alimentent les débats publics sur les quartiers sensibles[12].

En France, les quartiers dits « sensibles » – ils concernent près de 5 millions d'habitants – ont fait l'objet, depuis le début des années 1970, d'un traitement social continu grâce à « la politique de la ville »[13]. Le sociologue Robert Castel émet une thèse selon laquelle ces quartiers n'ont pas été laissés totalement à l'abandon. Il affirme aussi qu'il n'y a pas en France de ghettos de type nord-américain (la France n'étant pas une société de castes ou d'apartheid) et que le périphérique qui sépare Paris de ses banlieues n'est pas une réelle frontière. Durant les quarante dernières années, onze plans politiques pour les banlieues ont été proposés dont aucun n'a été réellement mis en place. Cependant, Castel rappelle aussi que les espoirs, (tels que, par exemple, ceux portés par « la Marche des beurs pour l'égalité » de 1983) ont été déçus[14]. Les banlieues françaises, synonymes des problèmes sociaux et politiques, sont devenues à présent, le théâtre d'émeutes urbaines, très violentes, témoignant d'une frustration mais aussi de l'impuissance de la part des autorités. En définissant la situation des jeunes habitants des banlieues, il s'exprime en ces termes :

> Les jeunes des quartiers ne sont pas totalement en dehors de la société (la cité n'est pas un ghetto) mais ils ne sont pas non plus dedans, puisqu'ils n'occupent aucune place reconnue. [...] Leur exil est un exil intérieur qui les conduit à vivre en négatif leur rapport aux valeurs qu'est censée incarner la société française[15].

Les représentations de la banlieue dans les textes des rappeurs français

L'espace fait partie des aspects fondateurs qui contribuent à la construction de l'identité des individus : il les détermine et place socialement et culturellement. En effet, les liens qui s'établissent entre l'espace et ceux qui l'ha-

---

[12] *Ibidem.*

[13] A. Nussbaum, « Politique de la ville : quarante ans d'échec », *Le Monde.fr.*, mis à jour le 26.10.2015, www.lemonde.fr (page consultée le 10 juillet 2016). L'auteure rappelle dans le texte les grandes dates de la politique de la ville.

[14] R. Castel, *op. cit.*

[15] *Ibidem.*

bitent prennent des formes différentes, dont affectives, sans doute aussi. La cité constitue pour les rappeurs une sorte de microcosme, le point de référence aussi bien positif que négatif. Conscients de la situation de leur banlieue, les artistes, attachés à leur lieu d'origine, abordent volontiers dans leurs textes les grands problèmes de société, tels que le chômage, l'exclusion ou la discrimination.

Étant donné les conditions de vie difficiles des HLM, la banlieue, comparée à une jungle, est perçue comme un espace d'inégalité et d'injustice sociale[16]. En plus, dans la description de la cité de MC Solaar, les éléments qui renvoient au côté dangereux et louche de l'espace ne manquent pas : son quartier est un lieu dans lequel il vaut mieux ne pas s'enfoncer :

> Viens voir un tour dans ce que l'on appelle le ghetto,
> D'la pisse dans l'ascenseur si tu daignes quitter ta merco.
> On a l'humeur foncée, j'vois des mecs foncer
> Dans la nuit, pourchassés par des peugeot bleu foncé (sic)
> Là-bas le taux de chômage n'est pas truqué je vois
> Tellement de gens qui ne font rien juste en bas de chez toi
> Un peu comme si ici on ne faisait que souffrir
> Pire que depuis des décennies y'avait pas eu un sourire
> Sais-tu qu'ici un gros salaire c'est le SMIC
> On peut même pas se payer un (sic) mort tragique sur le Titanic[17].

L'analyse du contenu de ce petit extrait prouve à quel point le texte est riche en références à la réalité de la vie de banlieue : un terrain se caractérisant par les difficultés sociales et économiques. Un autre exemple vient du groupe Ministère A.M.E.R. qui aborde les mêmes problématiques, dans leur texte apparaissent les références à la ségrégation sociale, le chômage et la misère, régnant dans la cité, mais aussi aux conditions de vie des habitants des grands ensembles :

> Il est midi, la chaleur fait monter chez moi l'odeur du « chep » et cantonnais du deuxième. Le couscous et colombo du troisième mélange au saka saka du quatrième. Comme le dit Jacques Chichi décontracté à chaque étage, Ça sent la bouffe, une vie de louf. Dans mes escaliers tout le monde a signé, d'autres ont pissé, Des chiens ont chié. Il n'ya plus de respect Donc la gardienne gueule sa mère, fit des simagrées. Ma famille crie : trouve un métier. Je dois m'évader[18].

---

[16] J.-Y. Potel, *Francja, ta sama czy inna ?*, Warszawa, Wydawnictwo Trio, 2009, p. 95–98; M. Bąk, *Filmowy Paryż czyli magia kina i miasta*, Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN, 2014, p. 219–223.

[17] MC Solaar, *Dégâts collatéraux*, de l'album *Cinquième As*, 2001.

[18] Ministère A.M.E.R., *Un été à la cité*, de l'album *95200*, 1994.

Chômeur, l'auteur du texte, lui-même, se trouve sous la pression de sa famille qui le pousse à trouver un travail[19]. Quant aux habitants, l'extrait ci-dessus fournit des informations sur leur structure ethnique. Chaque étage sent différemment, a sa propre odeur, l'odeur qu'on pourrait attribuer à des traditions culinaires bien distinctes et par la suite à des groupes de populations bien concrètes : le chep étant le plat sénégalais, le cantonnais chinois, le couscous maghrébin, le colombo indien et le saka saka congolais. Par le mot « mélange » l'auteur établit, en quelque sorte, un certain équilibre entre plusieurs ethnies en soulignant leur coexistence plutôt réussie. Dans cette variété de plats sont absents les noms de ceux qui indiqueraient la population d'origine européenne. Par conséquent, selon le rappeur, c'est surtout les conflits basés sur la couleur de peau qui seraient à l'origine de la séparation.

Lorsqu'on pose la question sur l'engagement politique et social des jeunes issus de l'immigration maghrébine et d'Afrique noire, et leurs motivations, il convient de situer l'analyse à deux niveaux : celui où les rappeurs sont considérés au même titre que les jeunes Français en général, et celui où ils sont appréhendés de manière spécifique, en relation avec les territoires urbains stigmatisés et une situation postcoloniale[20]. C'est surtout à travers cette dernière que les rappeurs perçoivent leur existence et affirment leur identité. « Je suis un jeune de banlieue », déclare le rappeur Disiz et on se rend compte à la lecture de son texte qu'il est difficile d'échapper à sa condition :

J'ai beau me cultiver, mes attitudes me trahissent
On sait que je viens d'ici, donc on m'écarte de la liste
Ils me catégorisent, sur mon milieu théorisent
Mais je pars en quête de la terre promise comme Moïse
Au début, j'essayais de camoufler mon accent banlieusard
Mais quand j'm'entendais parler, je trouvais ça bizarre
Est-ce que l'Auvergnat a honte de son environnement ?
Alors pourquoi devrais-je avoir honte de mon bâtiment ?[21]

En effet, Disiz parle au nom de toute la génération de jeunes qui s'estiment exclus, discriminés en outre par les délits de faciès et de « code postal » qui leur

[19] L. Béru, « Le rap français, un produit musical postcolonial ? », *Volume !* [En ligne. 6 : 1–2/ 2009, mis en ligne le 15 octobre 2011, consulté le 06 janvier 2013, www.volume.revues.org/221, p. 69 (page consultée le 14 janvier 2016). Selon les données statistiques, de 20 à 40% de jeunes habitants de banlieues sont chômeurs, c'est avant tout leur niveau éducatif médiocre qui freine l'accès au marché de l'emploi.

[20] A. Belbahri, *op. cit.*

[21] Disiz, *Un jeune de banlieue*, de l'album *Les histoires extraordinaires d'un jeune de banlieue*, 2005.

sont imputés[22]. Cependant, le rappeur rejette l'idée de se créer une autre identité, c'est la fierté de son origine et la pleine identification avec son lieu d'origine qui passe avant la reconnaissance sociale à tout prix et le reniement de son milieu.

Nous avons alors le droit de reconnaître l'importance indéniable de la banlieue dans la création artistique des rappeurs français : la banlieue, leur milieu naturel et inspirateur, nourrit l'imagination de ceux-ci. Le rap et la banlieue sont inséparables, pourrait-on affirmer d'après Laurent Béru :

> Pour un rappeur français, provenir des couches sociales modestes, et donc des quartiers populaires, c'est presque un gage de légitimité. Avoir souffert des mirages de la société capitaliste et connu les errances de la cité, c'est se rapprocher, toutes proportions gardées, de la condition de « sous-sujet » d'ancêtres non-blancs[23].

Le rap et l'Histoire

L'objectif, que les rappeurs se fixent aussi, est de réviser l'histoire telle qu'elle est enseignée par les institutions républicaines : l'histoire enseignée du point de vue du vainqueur, du dominant. Les enfants d'immigrés originaires des anciennes colonies françaises ne se reconnaissent pas dans la vision officielle du passé et refusent qu'on s'exprime en leur nom et à leur place. En empruntant les clivages ethnoraciaux, ils entreprennent de réécrire l'histoire[24].

Les sociologues et les anthropologues attribuent à l'histoire un rôle primordial dans la construction de l'identité. Quand l'historienne Sandrine Lemaire parle, dans son article « Histoire nationale et histoire coloniale : deux histoires parallèles », du renforcement des fondations de ces jeunes, cela signifie que c'est à travers des moments forts de l'histoire, de l'histoire de leur famille qu'ils construisent leur identité et une place de citoyens[25]. Seule la bonne connaissance de l'Histoire commune, entre la France-ancien colonisateur – et les anciens pays colonisés – permettra aux jeunes d'avoir des points de repère suffisamment solides pour pouvoir affirmer leur identité et surtout d'en être fiers.

---

[22] G. Kepel, *Quatre-vingt-treize*, Paris, Gallimard, 2012, p. 161.

[23] L. Béru, *op. cit.*, p. 62.

[24] S. Ledoux, « Le « devoir de mémoire », fabrique du postcolonial ? Retour sur la genèse de la « loi Taubira », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* [En ligne], 118, 2012, mis en ligne le 01 janvier 2014, www.chrhc.revues.org/2533 (page consultée le 06 juillet 2016).

[25] S. Lemaire, « Histoire nationale et histoire coloniale : deux histoires parallèles », [in] P. Blanchard et N. Bancel (éds.), *Culture post-coloniale. Traces et mémoires coloniales en France*, Paris, Éditions Autrement, 2005, p. 53–68.

Il s'agirait alors, conclut ses réflexions S. Lemaire, de « restituer une histoire commune sans parti pris, ni critique, ni nostalgie, mais qui relate la participation de chacun, telle qu'elle fût »[26]. Dans cette optique-là, nous avons le droit de percevoir le message véhiculé dans les textes des rappeurs français comme un important apport dans le débat sur des revendications mémorielles des groupes considérés comme mineurs.

Dans son ouvrage *Le rap français, esthétique et poétique du texte,* Isabelle Marc Martinez déclare qu'un des thèmes majeurs du rap français serait effectivement de débusquer les erreurs, propagandistes, des versions des événements historiques promues dans le discours officiel. Selon l'auteure, il y a alors des textes qui s'interrogent sur la validité des paradigmes historiques qu'on enseigne en France et ceux qui se proposent de réviser l'histoire en donnant leur propre vision du passé. Pour illustrer cela, nous voudrions citer les paroles du rappeur Assassin de sa chanson *À qui l'histoire ?* où il attaque directement : « Ton histoire n'est pas forcément la mienne, connard ! Pourtant ton histoire fait que je me trouve sur ton territoire »[27]. Pour sa part, la rappeuse Keny Arkana (d'origine argentine) de Marseille, dénonçant l'hypocrisie du système éducatif français, l'accuse de promouvoir l'expansion coloniale et les valeurs contraires à la solidarité humaine :

> Ils voudraient nous éduquer, eux, qui manque [sic] de sagesse
> Ceux qui sans intérêt ne savent pas faire un geste
> Ils nous parlent de respect mais ils flinguent notre terre
> Disent se battre pour la paix et pour ça [sic] font la guerre[28]

À analyser les textes d'Arkana, on voit bien que ses chansons s'inscrivent dans le courant du rap militant, politisé et social, même si l'artiste refuse toute étiquette. La rappeuse souligne, quant à elle, une relation directe ou indirecte entre le passé, opposant colons et colonisés, et le présent, confrontant la France d'en haut et d'en bas : « Expulsés de nos centres-villes/Expropriés de nos droits/ Colonisation trop subtile/[...] C'est le même bourreau qui vient taper sur nos crânes »[29]. D'ailleurs, l'expression de la France d'en haut et d'en bas est fort présente dans les affirmations des enfants des immigrés lorsqu'ils témoignent d'un vécu personnel ainsi que de leur désir d'ascension sociale[30].

---

[26] *Ibidem*, p. 68.

[27] Assassin, À qui l'histoire ?, le futur que nous réserve-t-il ?, 1993.

[28] K. Arkana, *Ils ont peur de la liberté, de l'album*, de l'album *Entre ciment et belle étoile* (2006).

[29] K. Arkana, *La rue nous appartient*, de l'album *Désobéissance* (2008).

[30] *Générations Beur. Français à part entière*, sur une idée originale de Nora Barsali (textes et direction d'ouvrage), Paris, Éditions Autrement-Série Monde, Français d'ailleurs, peuple d'ici, HS nº 141.

Les mêmes thématiques sont illustrées dans les chansons des membres du groupe Djoloff, créé en 1995. Leurs textes présentent la vie d'immigrés en France, les souffrances de l'histoire des peuples africains et la critique de la corruption et la malhonnêteté des dictateurs africains[31]. En même temps, Djoloff fait partie des groupes qui rendent hommage aux générations sacrifiées et sont très critiques par rapport à l'histoire de leur pays :

> Nous retournons nos yeux pour revoir notre histoire
> Car l'histoire de notre pays fut un bide dérisoire
> Arriva le colon et commença l'aliénation [...]
> Hé boy arrête de pleurer sur ton sort et réfléchis sur ton histoire,
> De toutes ces souffrances se trouve l'issue du désespoir
> Car de là réside la force des enfants de demain
> Raconte l'histoire de ton pays à ces enfants
> Et demain ils seront plus armés pour affronter le désespoir[32].

Nous trouvons extrêmement précieux le commentaire que les rappeurs formulent par rapport au passé de leur peuple : vouloir faire comprendre au public l'importance des racines, tout aussi difficile que soit cette tâche, cela signifie retrouver sa dignité et la reconnaissance de son bagage culturel. En même temps, les paroles de la chanson ne laissent pas les récepteurs dans l'état de désespoir ni de tristesse, au contraire ; l'appel à agir et à réagir (« arrête de pleurer, [...] réfléchis sur ton histoire ») nous autorise à parler de la fonction performative du texte. Selon Laurent Béru, certains groupes hexagonaux « n'hésitent pas à écrire de véritables hymnes musicaux en faveur de la fierté et de la dignité des minorités noire et maghrébine [...] »[33]. C'est ainsi que les musiciens, qui s'inspirent de l'activité des personnages significatifs de l'antiracisme, envisagent de promouvoir le discours basé sur l'égalité entre les hommes.

Conclusion

Porte-parole des habitants des espaces urbains populaires, le rap français véhicule un message politique et social important. En effet, dans leurs chansons, les artistes abordent les grandes questions de société, parmi lesquelles on trouve

---

[31] M. Kamecka, *Twórczość artystów wywodzących się ze środowisk imigranckich a kultura postkolonialna we Francji*, [in] W. Charchalis, R. Díaz-Szmidt, E. Siwierska, M. Szupejko (éds.), *Współczesne literatury afrykańskie i inne teksty kultury w świetle badań postkolonialnych*, Warszawa–Poznań, Oficyna Wydawnicza ASPRA-JR, 2015, p. 323–333.

[32] Djoloff, *Sénégal*, de l'album *Lawane* (2001).

[33] L. Béru, *op. cit.*, p. 73.

l'injustice et l'exclusion, la discrimination ethnoraciale, l'intégration et l'identité. Les rappeurs, qui se sentent concernés et engagés, parlent avant tout des lieux où ils vivent, qui leur sont familiers. Aussi, verbalisent-ils leur quotidien et les thématiques qu'ils trouvent essentiels et traumatisantes. La banlieue – un univers bien à eux, reste au centre de leur intérêt, même si c'est un lieu de souffrance et de laideur : l'odeur de l'urine, des crottes de chiens et des graffitis sur les façades et les murs des cages d'escaliers font de la cité un lieu répugnant, dont on désire s'enfuir ou qu'on aimerait transformer[34]. En même temps, comme il s'agit de l'espace qui constitue une partie indissociable de leur expérience personnelle, par conséquent, la banlieue devient, en quelque sorte, un espace sacré et sacralisé, dont il est impossible de se détacher.

Percevoir la condition des minorités ethniques en France à travers la banlieue et le rap permet une approche anthropologique des groupes qui se définissent comme exclus et marginalisés. Les textes des rappeurs peuvent être considérés comme catalyseur des frustrations sociales et des aspirations collectives et individuelles.

D'autre part, cette minorité, ces jeunes qui se sentent inférieurs par rapport à la société entreprennent un devoir audacieux, celui de la récupération de la mémoire, de la révision de l'Histoire. Dans cette perspective, ils se prennent pour les gardiens de la mémoire collective. Dépositaires du passé douloureux, les rappeurs témoignent de la volonté d'aborder des sujets considérés comme tabou social et politique ; c'est ainsi qu'ils dénoncent un racisme institutionnel, l'héritage de la période de la traite négrière et de l'époque de la soumission coloniale. Pour la construction de l'identité, l'idée de combler les lacunes et dissiper les doutes paraît primordiale. Il s'agirait également, dans le cas de l'ancien colonisateur, d'avouer ses fautes et de reconnaître sa responsabilité.

Rap music and ethnic minorities of French suburbs

The author of the article is interested in the subjects touched upon in the texts of French rappers. The first part of the paper presents a short story of rap in France, next characterizes suburbs of big French cities, and then goes on to the analysis of selected authors' lyrics (MC Solaar, Ministère A.M.E.R., Disiz, Assassin and Keny Arkana).

---

[34] C'est en militant sur le terrain, en créant des associations que les artistes tentent de transformer leur entourage et on se rend compte que leur engagement citoyen passe par les paroles mais aussi par les actes. De nombreux rappeurs suivent cette voie : Akhénaton, Axiom ou Médine. Ce dernier se propose d'ailleurs de « dynamiter les préjugés, les quartiers ». Ce qu'ils postulent, c'est d'établir un espace où le dialogue transnational serait possible. En construisant des valeurs et des modèles, ils formulent leur réponse à l'exclusion dont ils ressentent les effets. Ils essayent de renouveler la citoyenneté républicaine et surtout de s'extérioriser.

In the 1990s French rappers became spokespersons for socially marginalized residents of the suburbs of French agglomerations and, on their behalf, refer to important social problems, among which important to mention are: exclusion, unemployment, injustice, racial discrimination as well as disappointment in the model of integration. The rappers also make a reckoning with history restoring the memory of the colonial past of their ancestors.

The author of the article forms a thesis that the engaged texts expressing social criticism become an anthropological record of the situation of ethnic minorities in France and make a significant voice in the process of forming their identity.

Keywords: rap music – rappers – ethnic minorities – French suburbs – History

Mots-clés : musique rap – rappeurs – minorités ethniques – banlieues en France – Histoire